



4 Pas de Retour de Folleville au Berceau

P. Jean-Pierre RENOUARD CM
Province de France

3^e Pas, OSE LA TENDRESSE

Le slogan de ce 25 janvier- qui n'est pas nécessairement celui de l'année qui sera axé sur les sans-abris, les migrants, les réfugiés - donne à penser pour qui revient de Folleville au Berceau ; il était d'abord très beau, déployé sur banderole à la gauche de l'ancien autel de l'église. Le visage de saint Vincent était en lumière et souriant et les mots trouvés alimentaient prière et réflexion : « ose la tendresse ». Enfin, le mot d'ordre faisait tilt dans notre monde rude et qui ne se fait pas de cadeau. J'ai pensé immédiatement à la phrase célèbre de la Mère Suzanne Guillemin : « *Nous avons à humaniser la technique et à en faire le véhicule de la tendresse du Christ* ». D'aucuns trouveront le plat réchauffé et pourtant dans la société des coups tordus et des dictats de toute sortes, un peu de tendresse ferait beaucoup de bien.

Pouvons-nous réinventer une tendresse vincentienne ? Oserons-nous trouver le regard qui régénère et ne condamne pas ? Le geste qui soulage et apaise ? L'attention qui laisse à l'autre de s'exprimer et ne monopolise pas la parole ? L'écoute qui prend son temps et ne fait rien à la va-vite mais se laisse toucher par l'histoire et le moment d'autrui ? La réponse appropriée à chacune et chacun et non paramétrée d'avance ? Oserons-nous sourire, égayer, pleurer, consoler, déclencher empathie ou sympathie, faire silence et chanter sa joie et son enthousiasme ?...

St Vincent a cultivé cet art. Il a pris soin d'imiter Jésus l'œil exercé, l'observation déployée, la parole appropriée et toujours ce supplément du cœur et du salut qui est le but même de leurs interventions : humaniser l'homme pour le diviniser. La véritable tendresse déborde du cœur du Christ qui n'est que vie et action d'amour. Écoutons encore st Vincent, ce « maître de sagesse » qui pourrait devenir aussi « maître de tendresse » :

« C'est cette tendresse qui a fait venir (Notre-Seigneur) du ciel ; il croyait les hommes privés de sa gloire ; il fut touché de leur malheur. Nous devons de même nous attendrir sur notre prochain affligé et prendre part à sa peine. O saint Paul, combien étiez-vous sensible en ce point ! O Sauveur, qui avez rempli cet apôtre de votre esprit et de votre tendresse, faites-nous dire comme à lui : Si quelqu'un faiblit, ne partagerai-je pas sa faiblesse ? (2 Cor 11, 29) Y a-t-il malade avec lequel je ne sois malade ?

Et comment puis-je me ressentir de sa maladie, sinon par la participation que nous avons ensemble en Notre Seigneur, qui est notre chef ? Tous les hommes composent un corps mystique ; nous sommes tous membres les uns des autres. On n'a jamais ouï qu'un membre, non pas même dans les animaux, ait été insensible à la douleur d'un autre membre ; qu'une partie de l'homme soit froissée, blessée ou violentée, et que les autres ne s'en ressentent pas. Cela ne se peut. Tous nos membres ont tant de sympathie et de liaison ensemble que le mal de l'un est le mal de l'autre. A plus forte raison, les chrétiens, étant membres d'un même corps et membres les uns des autres, se doivent-ils de compatir. Quoi ! Être chrétien et voir son frère affligé, sans pleurer avec lui, sans être malade avec lui ! C'est être sans charité ; c'est être chrétien en peinture ; c'est n'avoir point d'humanité ; c'est être pire que les bêtes. C'est aussi un acte de charité de se réjouir avec ceux qui se réjouissent. Elle nous fait entrer dans les sujet de leur joie. Notre-Seigneur par ses maximes a eu dessein de nous faire entrer en unité d'esprit et en unité de joie et de tristesse ; son désir est que nous entrions dans

les sentiments les uns des autres. L'Évangile de saint Jean rapporte que le bienheureux Précurseur disait, parlant de soi et de Jésus (Jn 3, 30), est donc accomplie ; il faut qu'il croisse et que je sois amoindri.» Réjouissons-nous de même quand nous entendons la voix de notre prochain qui se réjouit, car il nous représente Notre-Seigneur ; réjouissons-nous des bons succès qui lui arrivent et de ce qu'il nous surpasse en l'honneur et l'estime du monde, en talents, en grâce et en vertus. Voilà comme nous devons entrer dans ses sentiments de joie.

Entrons de même dans les sujets de tristesse qui lui arrivent ; faisons par vertu ce que les gens du siècle font souvent par respect humain. Quand ils vont voir une personne affligée qui a perdu un père, une femme, un parent, que font-ils ? ...ils paraissent avec un visage triste et, s'approchant de la personne affligée, lui disent : « Hélas ! Je ne sais vous exprimer ma douleur pour la perte que j'ai faite avec vous ; j'en suis inconsolable ; je viens mêler mes larmes avec les vôtres » ; et aux très belles paroles qui témoignent la part qu'ils prennent à cette affliction. D'où vient cette coutume ? Vous savez mieux que moi que les bonnes cérémonies des chrétiens des chrétiens sont anciennes ; elles tiennent leur origine de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul. La pratique des premiers chrétiens était de s'entre-visiter, de se compatir et de se consoler mutuellement. Ces devoirs d'amitié sont venus jusqu'à nous ; ils procèdent du fond du christianisme, qui a fait cela et le fait encore... Originellement donc ces choses étaient actions de charité, et le mal est qu'on les a tirées de leur source ; on en mésuse communément en la manière qu'elles se font à présent, parce qu'on les fait par faste, par grimace, par intérêt, ou par affection naturelle, et non par l'unité d'esprit et de sentiment que le Fils de Dieu est venu établir en son Église, qui fait que les fidèles, ayant un même esprit avec Jésus-Christ, comme ses membres, en sont joyeux ou tristes de la joie ou de la tristesse de leurs frères. Selon cela, nous devons regarder les accidents qui arrivent aux autres comme nôtres » (XII, 271-273).

Vincentien, n'attends plus, ose la tendresse et le monde connaîtra douceur et paix.

